

Cinéma

Le film « Bohemian Rhapsody » ressuscite Freddie Mercury et son gang, dans un biopic rendu excitant par la précision des reconstitutions. Interview des deux acteurs principaux

« Un challenge incroyable »

PROPOS RECUEILLIS
PAR STÉPHANE C. JONATHAN
s.jonathan@sudouest.fr

Il va falloir s'y habituer : par leurs vies hors norme et leur empreinte populaire, les rock stars s'avèrent d'excellents clients pour les fictions biographiques. Pour le meilleur (« Walk the Line » au sujet de Johnny Cash, ou « Control » sur Joy Division, par exemple) ou pour le pire (« I Feel Good »), laborieux récit de la vie de James Brown). Devançant d'un semestre le « Rocketman » sur Elton John, Hollywood s'attaque à Freddie Mercury (1946-1991). S'il a peu de chance de convertir ceux préalablement allergiques à Queen et à son exubérant chanteur, « Bohemian Rhapsody » devrait ravir les fans et séduire les curieux.

Réalisé par Bryan Singer (« Usual Suspects », la saga « X-Men »), ce biopic minutieux remplit parfaitement sa double mission : conter et distraire. L'histoire de Farrokh Bulsara, né dans le protectorat britannique de Zanzibar et devenu une icône du rock mondial, contient suffisamment d'extravagance, de conte de fées et de dramaturgie pour tenir un récit solide. Certes lissé façon blockbuster familial, mais efficace. Quant aux nombreuses scènes de concerts, elles sont ici reconstituées avec une précision et un sens de la dynamique qui crévent le grand écran. La réussite du film tient aussi beaucoup dans son casting : Rami Malek (la série « Mr. Robot ») est un Freddie Mercury tout à fait crédible. Et Gwilym Lee (aperçu dans « The Tourist ») un clone incroyable de Brian May. Nous les avons rencontrés.

« Sud Ouest Dimanche » Comment entre-t-on dans des personnages aussi puissants que les membres de Queen ? **Rami Malek** Cela demande un travail colossal, car Freddie Mercury est un monument de grandiloquence et de provocation très présent dans l'imaginaire collectif. J'étais sur le tournage de « Mr. Robot » quand on m'a annoncé que j'avais le rôle. Je suis ressorti de six heures de discussion avec les producteurs, armé de tonnes de documentation, de livres, de vidéos... Le financement n'étant alors pas bouclé, j'ai longtemps pensé que le film ne se ferait sans doute jamais. Mais en me disant : « Si ça arrive, il faut que je sois prêt. » Donc, je suis allé à Londres pour prendre des cours de chant, de piano et même de prononciation : sa voix est unique et son accent anglais est loin du mien [Rami Malek est américain, NDLR]. J'ai aussi embauché un prof de mouvement, pour décortiquer la façon dont Freddie bougeait ses mains et sa tête en parlant, sa manière de glisser sur scène... Le défi était de retranscrire sa spontanéité, c'était un instinctif.

Gwilym Lee L'écueil à éviter était celui de la caricature. Tout devait paraître normal. Nous avions la chance de pouvoir échan-



Rami Malek : « On a commencé le tournage par la fin, avec la reproduction du concert de Live Aid. C'était dingue. » © 2017 TWENTIETH CENTURY FOX

« Freddie envoyait un message très puissant sur l'intégrité, la tolérance, le courage de devenir exactement celui que l'on veut être »

ger en direct avec Brian May, coproducteur – avec le batteur Roger Taylor – du film. C'était génial de l'avoir avec nous. Pas seulement pour son expertise musicale ou historique, mais aussi pour le bonheur d'apprendre à le connaître en tant qu'individu.

Vous ressemblez physiquement à Brian May, est-ce sidérant. Comment a-t-il réagi en vous voyant jouer son rôle ?

G. L. La première fois qu'il m'a vu, c'était un peu surréaliste : il est arrivé sur le plateau. Et quand on a eu terminé et qu'on a vu qu'il avait réussi à recréer cette énergie, tout le monde a compris qu'on serait capable de faire le film. **G. L.** Ces expériences ont été extraordinaires. On n'a, bien sûr, pas tourné à Wembley, puisque le stade de l'époque n'existe plus. Mais nous étions sur scène, devant des spectateurs dont le nombre a été multiplié par effets spéciaux. Il y avait quand même 700 figurants. Et parmi eux, Brian May et Roger Taylor, ce qui était délirant pour nous. Et pour eux : ils n'avaient jamais vu Queen depuis le public !

Vous dites que jouer Freddie Mercury a changé votre vie...

R. M. Comment pourrait-il en être autrement ? En tant qu'acteur, j'ai été mis au défi d'incarner une personnalité démesurée et très complexe. L'imiter au plus près de la vérité dans les scènes de concert était un challenge incroyable que j'ai adoré relever. Mais après avoir été happé par l'euphorie, j'ai vite senti sur mes épaules le poids d'une lourde responsabilité. Et de la difficulté d'entrer dans la peau d'une icône que des millions de gens adorent, parfois de façon différente. Sur le plan humain, cette rencontre m'a aussi bouleversé. Freddie envoyait un message très puissant sur l'intégrité, la tolérance, le courage de devenir exactement celui que l'on veut être. Des valeurs qui résonnent à la fois dans son histoire et le film. Me frotter de si près à ce message a forcément eu un effet sur moi en tant qu'individu.



Rami Malek (Freddie Mercury) et Gwilym Lee (Brian May).

© 2017 TWENTIETH CENTURY FOX

Les reconstitutions de scènes de concerts sont bluffantes... Est-il nécessaire d'être musicien pour en interpréter un ?

G. L. Mmm... Bonne question. Mais je ne sais pas. L'important est de faire les gestes justes, non ? Et fort heureusement, il n'est pas nécessaire d'avoir tué quelqu'un pour interpréter un meurtrier ! Le principal est plus de donner l'impression d'être naturel que de jouer de façon ultra-précise. Je suis, depuis longtemps, guitariste amateur. Lors des premières prises, je m'appliquais à réaliser chaque solo le plus exactement possible. Et Brian est venu me dire : « N'oublie pas que je suis une rock star, pas un musicien de classique. » La contrainte de la musique ne devait pas annihiler le jeu d'acteur. Il me fallait injecter de l'ego et de l'adrénaline là-dedans, et donner l'impression que la mélodie émanait vraiment de nous.

R. M. On a commencé le tournage par la fin, avec le concert de Live Aid. C'était dingue. Et quand on a eu terminé et qu'on a vu qu'il avait réussi à recréer cette énergie, tout le monde a compris qu'on serait capable de faire le film.

G. L. Ces expériences ont été extraordinaires. On n'a, bien sûr, pas tourné à Wembley, puisque le stade de l'époque n'existe plus. Mais nous étions sur scène, devant des spectateurs dont le nombre a été multiplié par effets spéciaux. Il y avait quand même 700 figurants. Et parmi eux, Brian May et Roger Taylor, ce qui était délirant pour nous. Et pour eux : ils n'avaient jamais vu Queen depuis le public !

Qu'avez-vous appris sur Queen en faisant ce film ?

G. L. Quand on naît en Angleterre, il est impossible de ne pas grandir avec les morceaux de Queen. Le risque, avec une musique aussi universelle, c'est qu'on finisse par perdre de vue son caractère vraiment unique et original. Prenez « Bohemian Rhapsody ». On oublie souvent le culot qu'il a fallu à ces mecs-là pour imposer un single de six minutes, avec une partie opéra, une autre hard rock, etc. J'ai trouvé passionnant d'avoir à décrypter la façon dont cette chanson a été élaborée et d'imaginer le choc initial chez ceux qui l'entendaient pour la première fois. Autre chose : Queen a délibérément créé « We Will Rock You » pour que le public puisse participer et s'impliquer dans les shows. C'était inédit et cela a forgé ce lien incroyablement fort avec les fans.

★★★★

« Bohemian Rhapsody », biopic de Bryan Singer (États-Unis). Avec Rami Malek, Aaron McCusker. Durée : 2 h 15. En salle mercredi.

ÉCOUTER, REGARDER, JOUER



Woody Guthrie, éternel révolté

Livre CD. Une vie américaine. Né en 1912, le chanteur et poète Woody Guthrie a fui l'Oklahoma et la pauvreté en allant vers l'ouest, comme le Tom Joad des « Raisins de la colère » de Steinbeck. Engagé dans la lutte syndicale et contre l'injustice, il a insufflé dans la country et la folk music une dimension politique et sociale alors inédite. Auteur d'une



autobiographie culte (« En route pour la gloire »), Guthrie a écrit parmi les plus grandes chansons du répertoire américain : « This Land Is Your Land », « Deportee ». Le slogan qu'il inscrivait sur toutes ses guitares (« This Machine Kills Fascists ») a donné son titre à un recueil de textes, dessins et essais, rassemblés par le journaliste new-yorkais Robert Shelton peu avant la mort de Guthrie, dans les années 1960. Il reparait enfin, dans une nouvelle traduction de Jacques Vassal, sous une couverture dessinée par Pascal Comelade et avec un CD 12 titres. De quoi constater à quel point, dans l'Amérique de Trump, le regard acerbe de Guthrie, grand inspirateur de Dylan, Springsteen et Billy Bragg, demeure d'une brûlante actualité. (S.C.J.)

★★★★

Woody Guthrie : « Cette machine tue les fascistes », 1 livre-CD, éd. Les Fondateurs de briques, 320 p., + 16 p. de photos, 22 €.

Fantaisies romaines de Dino Risi l'optimiste

DVD. Le vent de l'euphorie de l'après-guerre n'est pas encore celui de l'insouciance des années 1960. Mais il envoie souffler sur l'Europe un bel optimiste. Cinéaste alors débutant, le grand Dino Risi (1916-2008) a signé à cette période trois



comédies de mœurs alors très populaires et qui flirtent avec la fable sociale. Réunis dans ce joli coffret, « Pauvres mais beaux », « Belles mais pauvres » et « Pauvres millionnaires » – les deux derniers inédits en vidéo – s'amuse à confronter l'esprit volage de beaux garçons et le désir de romantisme et de reconnaissance sociale des jolies filles. Soixante ans après, cette saga a forcément vieilli (notamment les relations hommes-femmes), mais la richesse des dialogues, d'une drôlerie à la Billy Wilder, est toujours un vrai régal. Au moins autant que la dolce vita romaine, dépeinte ici avec grâce. Ce coffret s'accompagne d'un livret de 24 pages et d'un documentaire de 60 minutes, coréalisé par Marco Risi, le fils du grand Dino. (S.C.J.)

★★★★

« La Trilogie optimiste de Dino Risi », coffret 4 DVD + 3 Blu-Ray, avec livret 24 pages (M6 Vidéo), 30 € environ.

Il a suffi de presque rien

Jeunesse. L'orange de l'automne, le gris très clair de l'hiver, le vert du printemps... Sous les pochoirs de Laetitia Le Saux filent doucement les saisons. Pendant

que la plume de Stéphane Servant fait s'envoler un chapeau qui se fichera dans un arbre pour devenir le cocoon accueillant un jour l'oisillon, on mesure les tendres hasards d'où naissent les rencontres, les amours et puis les enfants. « Il a suffi d'un peu, il a suffi de beaucoup... » Comme les albums qui, en peu de mots, en peu de couleurs, peu de traits, disent quand même presque tout. (C.A.)

★★★★

« Le Nid », de Stéphane Servant, illustré par Laetitia Le Saux, éd. Didier Jeunesse, 12,90 €. Dès 2 ans.

Des marchands dans l'espace



Aventures. Il est des jeux pour lesquels on a investi davantage d'imagination dans le marketing que dans la narration... Ubisoft oblige, le game play est agréable et l'univers – « No Man's Sky » moins l'infini – plutôt réussi, mais pour guider le pilote Mason et sa bande de clichés à deux pattes, dont un avec la voix horripilante de Norman, au travers d'un space-opéra convenu, il faudra, dans l'idéal, se porter acquéreur, en plus de la boîte de base, d'armes, de vaisseaux et de pilotes en plastique onéreux qui viendront intégrer le jeu. En version full numérique, les jouets n'existent pas, mais c'est moins cher. (A.D.B.)

★★★★

« Starlink : Battle for Atlas », jouet vidéo d'Ubisoft Toronto pour PS4, Xbox One, Switch, 79 à 200 € environ.

Motorama s'ouvre à la vie



Rock. Quelle aventure ! Fondé il y a douze ans, Motorama est un trio russe (mais anglophone) d'obédience post-punk. L'influence marquée de Joy Division a plombé ses premiers albums, mais, au fil du temps, il a élargi son horizon. Publié par le label bordelais Talitres, il vient de sortir « Many Nights », de loin son opus le plus lumineux. Ses dix titres aux ambiances new wave semblent traversés par un espoir salvateur. Inscrite dans le code génétique du groupe, une certaine mélancolie demeure et s'avère ici presque confortable. À vérifier en concert jeudi 1^{er} novembre, au Rocher de Palmer, à Cenon (33), et le 2 novembre, à La Sirène de La Rochelle. (S.C.J.)

★★★★

« La Trilogie optimiste de Dino Risi », en CD, digital, vinyle, K7 (Talitres Records), 8/14 € env.